

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 27

Artikel: Pe l'ecoula
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218062>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



PE L'ECOULA

O régent de la Mollie-à-Derbon étais tot un cousin. Dèvessâ fère l'écoula on dedzo la vêprâ. Et clli dzo quie, fasai on temps de merâcllo po preindre lè trâite dein lo rio quemet ein avâi jamé fé ion du que l'avâi la brelâire de la péts. Lè pesson dèvessant attrapâ l'hameçon avoué lè quattro dâi et lo pâodzo, clli dzo quie. Et apri l'écoula sarai trâo tâ. Serpeint d'écoula, ein avoué ! Dèmandâ condzi, lâi faillâi pas sondzi. Lo menistre, que l'etâi de la coumechon, n'arâi jamé voliu lo lâi bailli po allâ à la péts, du que lè assebin l'etâi pêcheut et fasai ào pi fêre avoué lo régent po attrapâ lo mè de trâite. Serpeint d'écoula !

Tot d'on coup, vaitcé onn' idée que passe pè la tita ào régent. Son vesin, lo bolondzi, que n'avâi rein a fêre l'apri-midzo qu'à fotermissi et à bâograssi, po cein que trailliive dévant dzo, l'arâi pâo t'itre lezi de fêre l'écoula à sa pliicie. L'etâi on tot suti et l'avâi risquâ d'allâ à l'écoula normâla onn' annâi ioein faillâi dâi moui et qu'ein avâi rein que dâoträi qu's'etânt marquâ po fêre la vesita. Lâi avâi rein manquâ qu'on par de succe pô t'itre prâi. Dan, l'etâi prâo allurâ.

Lo régent lâi dit dinse :

— Dite-vâi, Panmousi, vo faut mè fêre on servîço. (Panmousi l'etâi lo nom sobriquet ào bolondzi.)

— Que pû-io bin vo fêre ?

— Fêre l'écoula por mè sta vêprâ. Vo sarâ bin boun' eïfant.

— Bin se vo voliâ. L'été lo premi ào catsimo et lo menistre savâi pe rein que mè montrâ. Cougnâissa lo catsimo d'Osterva su lo bê dâo lëtsepotse. Lè vu prâo recordâ. Allâ pi ài trâite et n'aussi cousin.

Lo régent l'etâi dan zu avau lo rio et Panmousi l'a fê l'écoula.

L'a racontâ po coumeinci âi mousse quemet Cain l'a tiâ son frâre Abet.

— Cain, que lâo desâi, etâi croûlo du tot dzouveno. Sa mère lâi fasai : Mè rondzâ que t'i on bon ! T'i su de fini pè lè Craisette ào bin ào Chalver ! » A l'écoula, l'avâi ti lè dzo dâi verbe à copii, Répondâi : « Preseint ! » quand n'etâi pas son tor. Terive la leïngâ ào régent. Sè motsive avoué lè dâi et voliâve pas pi on motchâo de catsetta la demeindze. Fasai à peri son père Adam. Quie ! l'etâi on tot tenebréro !

Abet, li, etâi sâdzo quemet on menistre et sa mère l'amâve bin. A l'écoula de la demeindze pouâve recita per tieu ti lè chômo et lè passâdzo. Fasai lo petit-goutâ po sa mère quand stasse al-lâve ào pridzo. Sa mère lâi rapportâve adi onna navetta, mâ n'ein bailliive min à Cain et stisse ein etâi dzalâo. Tant qu'on dzo que l'etânt tot solet pè l'ottò por cein qu'Eve l'etâi zuva à la reunion et Adam ètai zu payi sè z'impôt, Cain l'eimpougne son fusi de militero et fot onna ramenâie à Abet avoué la crosse. Et Abet l'a etâe eterti.

— Mâ, quemet Adam et Eve an-te su que l'etâi Cain que l'avâi tiâ ? que démande on petit boutte.

— L'ant liè su la Folhie d'Avi, so repond lo bolondzi.

Marc à Louis du Conteure.

A l'agence matrimoniale. — *L'agent.* — La dame est sans doute colossalement laide, mais la fortune est en rapport direct avec l'extérieure de la dame.

— Oh ! c'est l'essentiel espérâns seulement qu'on n'a pas flatté le portrait.

Sous la pantoufle. — Alors votre mari se laisse pousser la barbe à présent ?

Elle — Se laisse pousser ! vous voulez dire que je la lui laisse pousser. Oui, c'est vrai.

DES NOUVELLES DE MALBOUT

NOUS étions en pleine fenaison et les journées étaient longues, mais il faisait un temps si laid que pour ne pas trop me laisser aller à de sombres pensées, j'ai voulu tromper mon ennui en vous donnant des nouvelles de Malbout, toujours prêt à l'ouvrage comme exact à remplir ses devoirs civiques. Dans la grange où nous sommes en期待 devant les gros nuages, songeant philosophiquement à nos andains mouillés attendant le coup de bise libérateur, la conversation roule sur choses et autres, et l'esprit de l'homme étant ondoyant et divers — Montaigne le prétend — voici quelques considérations sur la politique européenne et naturellement sur le rôle de la Suisse dans la Société des Nations. Malbout, très tête, à cause surtout de ce satané amour-propre qui conduit nos actions, n'en veut pas démodrôle. Seul de sa commune il avait voté contre l'accession et tressailli d'orgueil le lendemain en voyant son attitude indiquée noir sur blanc dans les colonnes statistiques des journaux : il s'était reconnu et il n'y avait pas eu erreur de transmission. Malbout, l'autre jour, tout en forgeant le fer tandis qu'il est chaud, dans sa forge, m'a appelé pour me faire lire le discours d'un monsieur Abt, représentant des paysans argoviens, qui disait pis que prendre de la Société des Nations. J'ai renvoyé son enthousiasme à un palabre du député Gnägi, un vrai paysan celui-là, un Bernois, dont le robuste bon sens fait plaisir. Je n'avais pas le temps de m'arrêter. Nous nous sommes retrouvés chacun la faulx sur l'épaule, et nous profitons du repos forcé que nous vaut la perfide ondée pour reprendre notre entretien. J'éprouve quelque scrupule à en parler, car nous sommes tous deux assez persuadés que les journaux devraient être plus discrets et ne pas bouffer le crâne de leurs pauvres lecteurs. Nous lisons une foule de choses extraordinaires, et nous lisons mal. Depuis que, pour essayer de tenir compte des exigences d'un public de plus en plus pressé, de plus en plus blasé, les quotidiens ont pris l'habitude de concentrer dans leur manchette le produit d'un travail absorbant, ingrat, mais nécessaire; c'est tout au plus si on daigne prendre connaissance des dépêches téléphoniques, et des titres des articles. Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le savez, que de bonnes âmes, en recevant leur *Feuille d'Avis*, vont tout droit aux avis mortuaires, gagnent ensuite le feuilletton, passent aux mariages et aux naissances. Si vous avez le bonheur ou le malheur de posséder des rentes, alors la Bourse est là, toute prête à vous donner le frisson du jour. Mais dans un journal hebdomadaire, — pardon du pléonasme, — rien de tout cela, sauf le feuilletton. Et encore n'est-on pas bien sûr en voulant faire plaisir de ne pas exciter la mauvaise humeur des impatients qui doivent attendre toute une semaine pour savoir ce que va dire un personnage auquel le dernier numéro a donné la parole.

Que mes amis les journalistes ne m'en veulent pas. Ils savent tout le bien que je pense d'eux, — car je me flatte, quoique n'ayant pas fait mes humanités, d'avoir une opinion sur ce qu'ils disent. Oh ! je sais bien qu'ils sont comme les augures : ils ne peuvent s'aborder sans rire, d'un rire discret, un peu énigmatique, à moins qu'il soit amer. S'il fallait être sceptique, comme ils le sont presque tous, le monde serait bien peu follichon.

Mais revenons à Malbout. Son fruste bon sens l'empêche d'avoir des incertitudes. Dès qu'une idée pénètre dans son esprit, elle chemine aisément. Ainsi, l'autre jour, à propos de la révolution bulgare, il s'est dit que Stamboulisky, un roi des paysans de là-bas, eût mérité mieux que cette fin si soudaine, qu'elle fait penser aux fantaisies bolchévistes. Seulement, c'est précisément le contraire, paraît-il. L'homme a été renversé parce qu'il faisait un partage de terres que les bourgeois de l'Université ont jugé excessif. Saura-t-on jamais le fin mot de cette affaire, me dit Malbout. Ils sont curieux, ces Bul-

gares, nerveux surtout. Peut-être oserait-on dire qu'ils se sont quelque peu améliorés depuis qu'un certain nombre de Suisses ont répondu à leur appel et si bien que dans la grande guerre ils ont eu une mentalité balkanique. C'est peut-être ce qui faisait dire récemment, en France, à un candidat au baccalauréat, que la Suisse était en Balkanie ! Malbout en a connu un qui a été son régent. Est-ce que cela expliquerait le caractère frondeur du maréchal de Poirel ? En fait de révolution, il ne songe guère du reste à en lever l'étendard chez nous. Malgré tout, la campagne est belle et, le travail aidant, on n'a pas de temps à perdre en théories économiques et politiques. Il est fort heureux qu'il y ait encore des paysans pour semer le bon grain et nous permettre d'user du fruit de leurs récoltes.

Jean de la Cerjauletz.

P. S. — Au moment où je vous envoie ces lignes, le soleil est redevenu maître de la situation. Hélas ! les andains n'ont qu'attendu.

In Memoriam. — Le Chœur des Vaudoises de Lausanne, dont le dévouement est connu, veut répéter au profit de l'œuvre « In Memoriam », Association en faveur des familles des soldats suisses morts pour la patrie, le concert récemment donné à Berne et qui y a obtenu un succès si mérité et si retentissant. Grâce à la bienveillance du Comité du Cercle de Beau-Séjour, ce concert aura lieu, mercredi 11 juillet, à 20 h. 15 dans les jardins du Cercle (derrière la B. C. V.) ou dans les salles en cas de mauvais temps. On y exécutera de délicieuses chansons mimées et dansées, et M. Cherix, si apprécié à Mézières, veut bien se charger des soli ; on entendra entre autre, un chant inédit dédié aux soldats morts : paroles de Mme Châtelan-Roulet et musique de Lauber, à l'usage des Sociétés de chant de la Suisse romande et dont les assistantes auront ainsi la primeur. Jolie soirée en perspective, recommandée à tous les patriotes.

Bon mot. — Un certain railleur qui était borgne, rencontrant un bossu de fort grand matin, lui dit plaisamment :

— Mon ami, tu as chargé de bon matin !

— Tu penses qu'il est bon matin, répondit le bossu, c'est sans doute parce que tu n'as encore qu'une fenêtre ouverte.

JEUNESSES CAMPAGNARDÉS

NOUS relevons dans *La Jeunesse vaudoise*, organe officiel de la Fédération vaudoise des Jeunesses campagnardes, ces paroles qui peuvent s'adapter à la mélodie de « Roulez tambours ». Ces paroles sont dues à la plume aimable de M. Albert Jaton de Morges, président d'honneur de la Fédération des Jeunesse. Lisez et chantez.

FRATERNISONS !

Marche fédérée.

Air de : Roulez Tambours...

I

Fraternisons ! Tel est le cri sublime
Qui retentit depuis l'antiquité
Quand, au chaos, à la guerre, à l'abîme,
Succède enfin un vent d'humanité.
Voici pourquoi, aujourd'hui même,
Il vient de tous les horizons
Ce beau mot que toujours on aime :
« Fraternisons ! Fraternisons ! »

II

Fraternisons ! Tel est notre mot d'ordre
Et notre signal de ralliement
Contre tous ceux qui veulent du désordre
Croyant déjà au grand chambardement.
Fraternisons dans nos campagnes,
Sur nos coteaux, dans nos vallons.
Gens de la plaine et des montagnes :
« Fraternisons ! Fraternisons ! »

III

Il faut enfin, dans toutes nos jeunesse,
Que chacun sache quel est son devoir,
Puis, fédérés, en y pensant sans cesse,
Sans nous lasser, alors nous pourrons voir
Nos jeunes de tous les villages,
Parents, filles et garçons,
Chanter en chœur ce vieil adage :
« Fraternisons ! Fraternisons ! »